



TITRE: COMPTES RENDUS/RECENSIONI/RESEÑAS

AUTEUR(S): GUY ACHARD-BAYLE, UNIVERSITÉ DE LORRAINE

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 7

PAGES: 147 - 155

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: WIM REMYSEN

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/14501](http://hdl.handle.net/11143/14501)

Comptes rendus/Recensioni/Reseñas

Stefano Vicari (2016), *Pour une approche de la linguistique populaire en France : attitudes, prédiscours, questions de confiance*, Ariccia (Rimini), Aracne editrice, 324 p. [ISBN : 978-88-548-7944-7]

Guy Achard-Bayle, Université de Lorraine
guy . achardbayle @ orange . fr

La linguistique populaire (désormais LP) est une discipline des sciences du langage dont l'objet est un ensemble de descriptions, d'analyses voire de théories de la langue dites (et vues comme) « naïves » ou « laïques » : « naïves » ou « laïques » à partir du moment où elles sont le fait de non-spécialistes ; on les dit aussi « populaires », ce qui est une traduction des vocables *Volk* et *folk* que l'on retrouve dans l'allemand *Volkslinguistik* et l'anglais *folk linguistics* : on peut en effet considérer que l'activité métalinguistique « populaire » (dite aussi parfois « LP », ce qui crée une confusion avec la désignation et la dénotation précédentes) existe depuis qu'existent les langues, et que leurs utilisateurs y réfléchissent, c'est-à-dire réfléchissent à leurs règles ou leurs normes, mais aussi à leurs usages.

La LP comme telle s'est développée évidemment bien plus tard, et plus tard en France qu'en Allemagne ou en Europe centrale, ou dans les pays anglo-saxons, notamment aux États-Unis ; pour autant, en France, la discipline suscite un certain intérêt depuis les années 2000. L'ouvrage de Stefano Vicari participe de cet intérêt ; mais surtout il lui donne un jour nouveau dans la mesure où son approche est explicitement discursive, ou discursiviste : comme le dit l'auteur dans son « Introduction » (p. 16), son propos est de « [s]'intéresser aux représentations “profanes” de la langue française circulant dans les métadiscours “ordinaires” » ; autrement dit, il ne s'agit pas tant de faire un état des lieux, voire d'évaluer les descriptions, analyses, théories « populaires » dont nous parlions plus haut, que de faire une analyse de discours (désormais AD) de ces discours qui véhiculent ces modèles, que l'auteur appelle donc des « représentations “profanes” ».

Ceci explique que l'ouvrage soit préfacé par Marie-Anne Paveau, qui intervient là à double titre : en tant que spécialiste de LP et d'AD. Considérée à ce carrefour des disciplines, l'observation, que Marie-Anne Paveau a elle-même entreprise comme pionnière de la LP en France, prend bien pour objet « le discours non savant sur la langue » ; autrement dit elle porte sur les « discours populaires, profanes, spontanés ou ordinaires » (p. 11). On le voit, encore, les qualificatifs sont divers, et Marie-Anne Paveau intitule ainsi sa préface « Les épithètes magiques de la linguistique spontanée ». Pour dire la méfiance voire le mépris qui ont longtemps accompagné le regard de la linguistique savante sur la LP (LP entendue ici comme la linguistique non savante, pratiquée par les « profanes »). Les choses ont

donc changé, notamment dans les années 2000, et le travail de Stefano Vicari, « qui fait partie de ces linguistes qui ne méprisent rien » (Paveau, Préface, p. 11), est bienvenu une quinzaine d'années plus tard dans le champ « épistémologique des discours » (Paveau, Préface, p. 12).

Mais le travail de Stefano Vicari prend une autre dimension épistémologique, d'orientation cognitive, si l'on considère ici la cognition comme une cognition sociale et collective. Élève de Marie-Anne Paveau, l'auteur considère, au-delà ou au travers des discours, des représentations : soit que les représentations précèdent les discours (d'où la mention dans le sous-titre de l'ouvrage de la notion de « prédiscours » chère à Marie-Anne Paveau, et que l'auteur redéfinit comme ce qui est « antérieur à la mise en discours et, par là, non contestable », p. 213) ; soit que les représentations soient portées par les discours, autrement dit véhiculées par eux. Ainsi, le travail de Stefano Vicari est également un travail sur le « sens commun », entre « savoirs partagés et énonciation patrimoniale ».

Fruit d'une recherche doctorale, l'ouvrage est une somme considérable de plus de trois cents pages. Il comprend sept chapitres distribués en deux parties : la première fait état des recherches sur la LP en France, d'une centaine de pages ; la seconde, qui représente donc les deux tiers de l'ouvrage, est plus personnelle dans le sens où l'auteur s'attache à proposer son analyse des discours – et des représentations, qui comme on l'a dit les précèdent, mais aussi les suivent, puisque le projet de la LP est de donner « une crédibilité » à ces « connaissances de sens commun » (Paveau, Préface, p. 12).

La première partie comprend trois chapitres. Le chapitre 1 porte, essentiellement, sur les spécificités de la LP (des « profanes ») en France – notamment son attachement à la norme ; puis sur les notions de *représentation* et d'*attitude* dans les sciences humaines et sociales, particulièrement les sciences du langage, « le langage apparaissant comme le lieu de constitution privilégié des RS [représentations sociales] » ; enfin sur les origines de la LP, notamment la *folk linguistics*, et sur les débats qui animent les spécialistes en matière de qualification des pratiques de la LP dont la préface de Marie-Anne Paveau a donné une idée. En conclusion de ce premier chapitre, Stefano Vicari justifie son option « d'introduire une perspective cognitive dans l'analyse des discours métalinguistiques ordinaires » (p. 49-50), ce qui lui permet de considérer le sujet (locuteur) comme participant au projet collectif (collaboratif, coopératif) d'une construction de savoirs, et non comme « assujetti à l'idéologie » (suivant Paveau, 2006).

Le chapitre 2 est consacré à la « dimension socio-cognitive des métadiscours populaires » : la perspective qu'ouvre l'auteur est originale, en ce qu'il abandonne la vision jusque-là fortement négative de ces métadiscours, pour les considérer – de son point de vue cognitif et social (autrement dit « fonctionnel », p. 52) – comme des moyens de :

[R]endre compte de l'environnement extérieur, de s'orienter dans des situations précises, dans la communication ordinaire, à l'oral comme à l'écrit ; [ces discours] constituent un moyen utilisé pour la résolution des problèmes du monde réel, et représentent ainsi une sorte de guide pour les comportements à adopter. (p. 52)

Dans ce chapitre, la notion d'*attitude* est ensuite revue à la lumière de celle de *prédiscours*, le but étant d'introduire toute une série de questions (p. 67) : la première, sans doute un peu ambitieuse (quelles « connaissances entrent dans le “bon” sens commun sur la langue ? »), est revue en celle-ci, plus ciblée : « quelles marques et procédés linguistiques et discursifs permettent la constitution et la diffusion d'un fonds commun de connaissances linguistiques populaires ? » ; puis complétée par les suivantes : « Quel type de validité ces connaissances possèdent-elles ? Sont-elles vraiment très éloignées des connaissances linguistiques dites “scientifiques” ? Peut-on poser un continuum entre les deux types de savoirs ? ».

Le chapitre 3 présente la méthodologie de l'analyse de corpus que l'auteur va mettre en œuvre dans sa seconde partie. Il s'agit de voir, d'abord, « à travers quelles marques les scripteurs installent dans leurs discours l'autorité de la “mémoire de la langue” » ; ensuite, « la manière dont l'autorité est conférée à ces discours par le biais des appels à une sagesse populaire » (p. 93).

La seconde partie de l'ouvrage est, comme on l'a dit, plus volumineuse. Le chapitre 4 est consacré tout d'abord à l'analyse en détail des discours qui portent et « supportent » la *mémoire de la langue*, concept emprunté à Paveau (2006) :

La plupart du temps, la mémoire de la langue est en effet alléguée sur le plan lexical, pour défendre une valeur des mots qui serait mise en péril par leur utilisation « moderne » : il y aurait donc une dé-mémoire lexicale, à laquelle est opposée un « respect » du sens des mots inscrit dans la mémoire de la langue.

C'est donc là, de la part des gardiens de cette mémoire, une affaire à la fois de respect et de revendication : autrement dit, les discours dans un tel contexte, ou de tels contextes, sont le plus souvent à comprendre en termes d'intention et d'attitude, ou encore de préservation et de vénération, comme des demandes d'aide, des appels à la mobilisation, comme des incitations autant que des invocations. Ceci explique que les discours de LP des profanes soient fonctionnellement – et idéologiquement – conservateurs. Or, suivant le principe méthodologique de « bienveillance » revendiqué par l'auteur, il ne faut pas aborder, envisager ce conservatisme sous l'angle, le seul angle, d'une attitude rétrograde, en ce qu'il témoigne aussi d'une volonté heuristique certaine :

[À] chaque objet du monde correspondrait un nom, une étiquette ; ainsi le lexique et les choses qu'il permet de nommer constitueraient une seule réalité saisie dans son ensemble. Le signe linguistique est donc envisagé comme l'union d'un nom à une chose et cette union est présentée comme intrinsèque à la nature de la langue. (p. 110).

Après le chapitre 4 consacré à la mémoire de la langue, aux discours revendiquant « une mémoire de la langue censée garder le “vrai” sens des mots » (p. 147), le chapitre 5 se propose, dans le détail, par le relevé et l'analyse des marques linguistiques, de décrire les différentes manières ou modalités qui permettent aux scripteurs « d'alléguer en discours des cadres de savoirs antérieurs » (p. 147). Il

s'agit donc d'analyser ici des discours rapportés, ou les modes et les modalités de ces discours (autrement dit des « postures énonciatives », p. 181, suivant les modèles de Charaudeau, Maingueneau, Rabatel), parmi lesquels les inévitables « appels à la sagesse populaire » que sont les proverbes : ceux-ci sont d'autant plus efficaces qu'ils sont « sans voix », autrement dit portés par une voix collective qui se fait l'écho du sens commun. On relève également dans ce chapitre qu'en termes de prises en charge, de stratégies, les discours de LP des profanes ne dédaignent pas de recourir à un mode d'exposition et de persuasion tel que l'enthymème ; c'est dire, une fois encore, que cette linguistique n'est pas toujours « non savante ». Ce qui ne l'empêche évidemment pas de recourir à l'ironie, donc, on en reparle plus bas, à la disqualification (inversée en l'occurrence).

Revient également dans ce chapitre la question de l'adéquation de la langue au réel et la condamnation par cette LP, c'est-à-dire par ses discours, des euphémismes, du « politiquement correct » et, inévitablement, de la « langue de bois », qui sont des usages savants, mais pervers ou pervers. Et puisque nous parlions d'ironie, il est vrai que la linguistique des profanes ne manque pas d'humour pour qualifier les locuteurs de cette langue « savamment perversie » : « assez parler [sic] les cigales » !

Le chapitre 6 permet de franchir un pas de plus dans la démarche très mesurée de l'auteur : il s'agit de passer de l'analyse des discours rapportés de sens commun, et en faveur d'un sens commun, à la « construction d'un discours partagé » ; partagé pour la défense de ce sens commun, qui assure à ce (type de) discours son statut de légitimité, autrement dit fait fonction d'« auto-légitimation » (p. 183). L'AD porte ici, très précisément, sur les moyens discursifs qui permettent « d'installer en discours des savoirs évidents et objectifs », parmi lesquels, les « interrogations génériques » : celles-ci sont « formulées de manière à ce que [la] réponse soit déjà contenue dans la question » (p. 185), et loin de susciter donc une réponse, « vise[nt] à imposer à l'allocataire une certaine vision du monde, celui-ci ne [pouvant] donc qu'entériner la véridicité des propos énoncés par les locuteurs » (p. 186).

Autres marques linguistiques analysées par Stéfano Vicari dans ce chapitre, la bien nommée « deixis encyclopédique », qui utilise des syntagmes ou des cadres discursifs tels que « à notre époque » (p. 205), lesquels « renvoient toujours à une dévalorisation des pratiques langagières contemporaines » (p. 212) ; cette forme de deixis a été mise en avant par Marie-Anne Paveau, qui visait par là « une situation d'énonciation élargie à la mémoire du sujet » (2006 : 174). Au même titre, l'auteur relève et analyse le pronom « flou » *on* et les déontiques comme autant de marques d'« évidentialité », qui permettent « d'assumer le point de vue de la voix anonyme de la *doxa* mais aussi de généraliser les propos présentés » (p. 206).

Ainsi, l'analyse des marques linguistiques est très précise en ce qu'elle prend en compte tout d'abord les petits voire les micro-moyens mis en œuvre, et elle est particulièrement fournie : étalée sur une vingtaine de pages, elle constitue comme une mini-grammaire des discours de LP. Mais au-delà de cette « mini-grammaire », Stefano Vicari étudie dans son chapitre des opérations ou des opérateurs linguistiques ou langagiers d'une autre dimension, pragmasémantique, pour ne pas dire d'une autre ambition, en tout cas d'une autre intention de la part des scripteurs, tels que la métaphore, qui est

un « organisateur psychique » (p. 233, suivant l'ouvrage de Kaës, 2000, cité par Paveau, 2006, mais hélas pas référencé par l'auteur ; voir infra notre bibliographie), autrement dit qui fait « appel à des schèmes partagés » ; mais dans les prédiscours, et donc dans les discours de LP, la métaphore joue d'autres rôles encore, en ce qu'elle est :

[U]n organisateur cognitif mettant en forme connaissances et croyances, [un] organisateur discursif mettant en œuvre des cultures d'époque et de communautés, et enfin [un] organisateur textuel mobilisant des procédés d'enchâssement transphrastique. (Paveau, 2006 : 196)

On remarque une fois encore l'ambition du projet de l'auteur et, après avoir lu les analyses, l'originalité de la réalisation. En termes de métaphores, on a déjà vu l'exemple des « cigales ». Mais ici l'auteur s'attache surtout aux métaphores, donc aux représentations de la langue, comme organisme, corps (vivant mais surtout « malade »), être animé, et même personne (aimée, en danger, à qui l'on doit – *on doit* – porter secours). Dans la conclusion de ce chapitre, l'un de ceux qui nous a le plus convaincu, et pour tout dire plu, de par la précision des analyses comme souvent la « truculence » des textes pris pour exemples, l'auteur note très judicieusement :

[L]a plupart du temps le niveau énonciatif et émotif, le niveau sémantique, le niveau syntaxique et, enfin, le niveau des sujets abordés se révèlent si étroitement liés qu'il est parfois difficile de rendre compte de l'un sans prendre en considération les autres... (p. 259)

C'est tout l'intérêt de ce chapitre, le plus attaché aux marques, qui non seulement montre que l'AD s'enrichit de cette méthode qui ne dédaigne pas de parcourir et traverser divers sinon tous les « niveaux de l'analyse linguistique », pour paraphraser Benveniste, mais qui encore, toujours comme Benveniste, montre et sait montrer leur imbrication.

Le septième et dernier chapitre est consacré aux conflits de points de vue entre jugements (donc positions) savants vs populaires ; essentiellement trois questions sont posées : qui a le droit de légiférer sur la langue française ? Est-il possible, souhaitable, qu'on légifère sur la langue ? Et face à cela, quelles sont les positions des *autorités*, académiciens et (vs) linguistes ? Sont abordés aussi des cas de divergence dans le camp « laïc » :

[Car] s'il est vrai que les analyses menées jusqu'ici [sixième chapitre] ont insisté sur le partage et le caractère collectif des savoirs ordinaires, il me semble souhaitable de prendre en compte, dans le tout dernier chapitre, les cas où les scripteurs ne reconnaissent pas tous les mêmes autorités en matière de langue. (p. 261)

Stefano Vicari reprend alors sa thèse selon laquelle « la reconnaissance des autorités légitimées repose sur le partage et l'adhésion à un certain nombre de prédiscours communs », qui « à leur tour permettent la transmission et la circulation des savoirs métalinguistiques ordinaires », sachant donc que ces « autorités [...] ne sont pas forcément acceptées et reconnues comme telles par les scripteurs » (p. 263).

Comme il s'agit toujours d'AD, cette partie de l'ouvrage est proprement et doublement sa partie dialogique, en ce qu'elle oppose, en termes de genres/types textuels et de voix, les articles monologiques ou monologiques dans la presse et les débats dialogaux sur les forums de la Toile. Les premiers figurent donc à nouveau dans ce chapitre, tant il est vrai que :

[L]es analyses présentées jusqu'ici montrent [...] que la nature monologique de ces textes n'empêche pas aux [sic] scripteurs de se situer continuellement par rapport à du déjà dit, avant et ailleurs, par le biais de différents moyens langagiers et discursifs. (p. 263)

Pour être monologiques, ces articles, en effet, « recourent à des savoirs préconstruits [qui] débouchent sur des débats » qui portent sur « la légitimité des autorités en matière de langue » que sont, diversement, l'Académie et les linguistes (p. 263).

Si le propos est alors d'affronter la question « Comment et pourquoi les locuteurs ordinaires ne font-ils pas confiance aux sources scientifiques du savoir linguistique ? » (p. 296), le travail se distingue de nouveau par une AD des critiques formulées par les scripteurs :

Ces critiques [à l'égard des autorités] exploitent plusieurs procédés discursifs aptes à emporter l'adhésion de l'allocataire et, notamment, la délégitimation de la communauté des linguistes est particulièrement évidente dans les commentaires constituant le discours d'escorte des citations de leurs dires ; dans le fait que les dires des linguistes ne font que très rarement l'objet d'une citation directe et par là ils sont placés dans des postures de sous-énonciation. (p. 296)

Dans ses conclusions, l'auteur prolonge l'une des thèses avancées en début d'ouvrage, à savoir que si d'un côté, les discours « laïcs » de LP ne sont pas que « naïfs », pas plus qu'ils ne sont que conservateurs, d'un autre côté, « d'après les données observées », en fin de parcours, on peut tirer deux « conclusions principales » (p. 296), qui se déclinent en diverses autres conclusions, dont on retient qu'elles sont pour la plupart inattendues, à l'égard des spécialistes, comme au regard de leur statut de spécialistes :

1. Les « savoirs linguistiques profanes et savants s'entremêlent dans les discours des locuteurs [laïcs] » ; de telle sorte que l'on ne peut que reconnaître dans ces discours « la finesse de certaines observations métalinguistiques ordinaires et leur ressemblance extraordinaire avec les connaissances linguistiques “savantes” » (p. 296) ;
2. Si l'AD qu'a faite l'auteur des extraits de la presse écrite tout comme celle qu'il a faite des propos publiés sur Internet montre une « mise en cause généralisée de l'autorité des linguistes », il n'en reste pas moins qu'Internet « contribue à accélérer la fluctuation et l'évolution des normes épistémiques des individus » ; Internet « augmenterait ainsi les possibilités de “rencontre” des différents savoirs » (p. 297).

Ainsi Stefano Vicari conclut-il son ouvrage, de manière originale, voire inattendue. Mais une fois encore, la précision, l'attention portée aux marques, à différents niveaux de l'analyse linguistique, de la syntaxe au lexique, de la sémantique à la pragmatique, convainc le lecteur. D'autant que la démonstration repose sur une quantité remarquable de références (on compte une douzaine de pages de bibliographie, même s'il en manque une que nous faisons figurer ci-dessous !).

Au plan des réserves, on regrettera moins quelques problèmes de syntaxe, qui sont plus que rares (celui déjà cité plus haut ou encore : « Dans cet exemple, le scripteur feint prendre en charge un discours absurde », p. 203) que de mise en forme, qui sont plus nombreux, comme les deux points ou les points-virgules, les parenthèses fermantes ou encore les points d'interrogation rejetés à l'initiale de la ligne suivante. Ces négligences qui relèvent de l'édition nuisent quelque peu au caractère très soigné des analyses, tout comme le fait que les exemples et les citations soient typographiquement assez peu démarqués du reste du texte.

Mais c'est peu de chose au regard de la réussite de l'ensemble, qui brille, une fois encore, par l'originalité des hypothèses et des démonstrations, et l'ampleur et la précision des analyses linguistiques : celles-ci conduisent à plusieurs reprises le lecteur hors des sentiers battus, quand bien même, on l'a dit, les études de LP n'ont émergé que depuis peu ; ainsi, si l'on prend pour (dernier) exemple les discours relatifs aux « étymologies populaires », le mérite de l'AD pratiquée par l'auteur est de donner à l'entreprise un niveau « méta » supplémentaire : celui de discuter les étiquettes elles-mêmes que les linguistes savants attribuent aux « laïcs » (par ex. « populaire » pour qualifier ce type d'« étymologie »). Ainsi, on ne peut que souligner l'intérêt de cette sorte AD : elle est profondément qualitative, tant elle repose sur une interprétation, serrée, des propos observés.

Références

Kaës, René (2000), *L'appareil psychique groupal : constructions du groupe*, 2^e édition, Paris, Dunod

Paveau, Marie-Anne (2006), *Les prédiscours : sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.